

Brèves réflexions sur notre roman contemporain

Jean-Charles Falardeau

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

Roman 1960-1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Falardeau, J.-C. (1965). Brèves réflexions sur notre roman contemporain. *Liberté*, 7(6), 468–16.

brèves réflexions sur notre roman contemporain

Le roman actuel s'inscrit dans une évolution dont on peut retracer les origines il y a trente ou quarante ans, après le sursaut terroriste. Au cours de cette évolution, je décèle quatre types d'univers romanesques dont chacun, c'est mon hypothèse, a correspondu et répondu à un état caractéristique de la société canadienne-française.

La première phase est dominée par le mythe de MENAUD, lequel apparaît au moment où notre société a cessé d'être rurale. Les personnages de TRENTE ARPENTS sont à l'antipode de ce mythe, mais, à leur façon, ils nous informent implacablement que, du côté de la terre, rien ne va plus.

Dans les années 1940, un deuxième type d'univers romanesque se précise, dont on trouvait déjà l'esquisse chez Harvey et Desmarchais. Ses artisans se nomment Charbonneau, Elie, Simard. Dans cet univers, de jeunes intellectuels introspectifs, nostalgiques de leur adolescence, cherchent leur identité et ambitionnent de s'affirmer. Ils ne contestent pas leur milieu, refusent l'action libératrice et optent pour l'acte d'écrire. A mettre en regard de la classe bourgeoise formée dans les collèges, écartelée par une tension entre les rationalisations qui la soudent aux pouvoirs établis et la honte inavouée des agissements économiques et politiques.

Le troisième univers est urbain mais les valeurs qui le dominent demeurent traditionnelles et rurales. C'est celui de Gabrielle

Roy, de Roger Lemelin. Une sorte de malédiction initiale stigmatise à l'avance les tentatives d'émancipation et de contestation de Denis Boucher. Les personnages romanesques sont réabsorbés par le milieu famille-paroisse. Le couple humain est constitué par la mère de famille et le prêtre-curé. A mettre en regard de la société rurale transplantée à la ville et qui est prise d'angoisse devant l'escalier conduisant vers la société d'en haut...

A compter de ce moment (nous arrivons aux années 1950), apparaît un nouvel univers élargi, tumultueux, souvent incohérent. C'est l'ère de Langevin, de Thériault, de Filiatrault, de Giroux, de Cloutier, de Bessette, de Claire Martin, plus tard de Marie-Claire Blais. La contestation est devenue profondément dramatique et elle laisse le personnage romanesque seul, face à lui-même, sans point d'appui extérieur. Il est à la recherche soit d'un père, soit d'un homme, soit de lui-même, soit de valeurs métaphysiques, soit du bonheur, soit de Dieu, mais ces valeurs se dérobent. Le milieu ambiant n'est que façades, simulacres, hypocrisies. Les liens familiaux sont encore intolérablement noués ou tragiquement ambigus. Le personnage, comme beaucoup de ses prédécesseurs dans notre roman mais de façon plus impérieuse encore, éprouve le désir de fuir. Dans l'univers de Thériault, l'ici et l'ailleurs s'entremêlent. Au centre, il y a le mâle qui, dans la solitude, cherche à s'affirmer par l'arrogance, par la domination, par la violence, par la destruction. Chez Marie-Claire Blais, nous assisterons à la libération de puissances déchaînées. Cet univers multiforme nous renvoie à toutes les couches intermédiaires de notre société qui, entre le haut (bourgeoisie) et le bas (les classes populaires néo-urbaines), et sous l'action des remous à chacun de ces deux paliers extrêmes, commencent à mettre en cause leurs institutions et leurs raisons d'être, les normes et les symboles qui jusqu'à maintenant ont donné un sens à leur vision du monde.

Nous voici aux abords d'une nouvelle constellation d'univers romanesques qui se sont révélés durant les toutes dernières années et dont les créateurs se nomment Réal Benoit, Georges Cartier, Jean Basile, Jacques Godbout, Claude Jasmin, André Major. Par quoi caractériser ces univers sinon par le fait qu'ils se disloquent dans toutes les directions à la fois? Disloquer n'est probablement pas le mot juste, car on assiste à des formes d'affranchissement et à une vitalité encore inédites. La crise d'affirmation et de libération des personnages se poursuit. Elle va aussi loin

qu'elle le peut, par le rêve, par le verbe, par les actes. Les personnages vivent des existences qui souvent ne vont nulle part mais ils ont commencé à identifier leurs servitudes. Dans certains cas, la recherche d'authenticité exige la mise au rancart du langage et l'adoption du *joual*. Recherche et affranchissement incitent à repartir en deça de toute convention et de toute structure. On assiste, semble-t-il, à un renversement des situations anciennes. ((Le père existe maintenant et il commence à s'affirmer. La mère, acariâtre, est réduite à un statut subalterne. Le jeune héros romanesque recherche, aime ou épouse la Canadienne anglaise ou la Juive. Autre caractéristique dominante : l'univers romanesque est de plus en plus un univers de jeunes — de jeunes conscients d'une aliénation ancestrale et qui pratiquent le refus global du passé politique.

Les personnages de nos romans, dans les phases que je viens d'évoquer, ont été des êtres incertains, ou voués à l'échec, ou prisonniers. Nous les voyons de plus en plus s'affranchir. L'entreprise demeure, cependant, dans un grand nombre de cas, intentionnelle ou verbale. La libération décisive aura-t-elle bientôt lieu ? Et faudra-t-il attendre, pour cela, comme le prétend Gilles Marcotte, que dans notre milieu se soient "affirmées, inscrites dans l'existence, un certain nombre d'idées-force ?" Je le crois.

JEAN-CHARLES FALARDEAU